

révélee, et la recevoir également, soit qu'elle nous ait été laissée par écrit, soit qu'elle nous ait été donnée par la vive voix : « Gardez, dit l'apôtre¹, les traditions. » L'Église catholique a seule cette plénitude ; elle seule n'est pas trompée, elle seule ne trompe jamais. « Quiconque n'est pas dans l'Église, dit saint Augustin, ne voit ni n'entend : quiconque est dans l'Église, dit le même Père, ne peut être ni sourd ni aveugle : » *Extra illam qui est, nec audit nec videt; in illa qui est, nec surdus nec cæcus est*². Partant, adorons Dieu, chrétiens, dans ce grand et auguste temple où il habite au milieu de nous, je veux dire dans l'Église catholique ; adorons-le dans la paix et dans l'unité de l'Église catholique, adorons-le dans la foi de l'Église catholique ; ainsi, toujours assurés de l'adorer en vérité, il ne nous restera plus qu'à nous disposer à l'adorer en esprit : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La raison pour laquelle le Sauveur des âmes nous oblige à rendre à son Père un culte spirituel, est comprise dans ces paroles de notre évangile : « Dieu est esprit, et ceux qui adorent doivent adorer en esprit³. » En effet, puisque Dieu nous a fait l'honneur de nous créer à son image, et que le propre de la religion est d'achever dans nos âmes cette divine ressemblance ; il est clair que quiconque approche de Dieu doit se rendre conforme à lui ; et par conséquent, comme il est esprit, mais esprit très-pur et très-simple, qui est lui-même son être, son intelligence et sa vie, si nous voulons l'adorer, il faut épurer nos cœurs, et venir à cet esprit pur avec des dispositions qui soient toutes spirituelles ; c'est ce qui s'appelle dans notre évangile adorer Dieu en esprit : « La prière, dit Tertullien, doit procéder du même esprit auquel elle s'adresse. Personne ne reçoit celui qui lui est opposé : personne n'admet un autre que son semblable : » *De tali spiritu emissa esse debet oratio, qualis est spiritus ad quem mittitur.... Nemo adversarium recipit : nemo nisi comparem suum admittit*⁴.

Je ne finirai jamais ce discours, si j'entreprends aujourd'hui de vous raconter toutes les saintes dispositions que nous devons apporter au culte sacré de Dieu. Je dirai donc seulement, pour me renfermer dans mon texte, celles que le style de l'Écriture exprime spécialement sous le mot d'esprit, qui sont la pureté d'intention, le recueillement en soi-même, et la ferveur ; trois qualités principales de l'adoration spirituelle.

¹ II. Thess. II, 14.

² Enar. in Psal. XLVII, n° 7, t. IV, col. 420.

³ Joan. IV, 24.

⁴ Tert. de Oral. n° 10, 11.

Notre intention sera pure, si nous nous attachons saintement à Dieu pour l'amour du bien éternel qu'il nous a promis, qui n'est autre que lui-même. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que l'ancien peuple a été mené par des promesses terrestres, la nature infirme et animale ayant besoin de cet appât sensible et de ce faible rudiment. Mais les principes étant établis, l'enfance étant écoulée, le temps de la perfection étant arrivé, Jésus-Christ vient apprendre aux hommes à servir Dieu en esprit par une chaste dilection des biens véritables, qui sont les spirituels : *Adorabunt Patrem in spiritu*. « Ils adoreront le Père en esprit. »

Les choses étant changées, le Nouveau Testament étant établi, il est temps aussi, chrétiens, que nous disions avec le Sauveur : Dieu est esprit, mais cet esprit pur nous a donné un esprit fait à l'image du sien. Cultivons donc en nous-mêmes ce qui est semblable à lui, et servons-le saintement, non pour contenter les désirs que nous inspire cette nature dissemblable, je veux dire notre corps, qui n'est pas tant notre nature que notre empêchement et notre fardeau ; mais pour assurer la félicité de l'homme invisible et intellectuel, qui, étant l'image de Dieu, est capable de le servir, et ensuite de le posséder en esprit.

Et c'est ici, chrétiens, que nous ne pouvons assez déplorer notre aveuglement. Car si nous faisons le dénombrement des vœux que l'on apporte aux temples sacrés, ô Dieu ! tout est judaïque, et de cent hommes qui prient, à peine trouverons-nous un seul chrétien qui s'avise de faire des vœux et de demander des prières pour obtenir sa conversion. Démentez-moi, chrétiens, si je ne dis pas la vérité. Ces affaires importantes qu'on recommande de tous côtés dans les sacrifices, sont toutes affaires du monde ; et plutôt à Dieu du moins qu'elles fussent justes, et que, si nous ne craignons pas de rendre Dieu ministre de nos intérêts, nous appréhendions au moins de le faire complice de nos crimes ! Nous voyons régner en nous sans inquiétude des passions qui nous tuent, sans jamais prier Dieu qu'il nous en délivre. S'il nous arrive quelque maladie ou quelque affaire fâcheuse, c'est alors que nous commençons à faire des neuvaines à tous les autels, et à fatiguer véritablement le ciel par nos vœux. Car qu'est-ce qui le fatigue davantage que des vœux et des dévotions intéressées ? Alors on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux qui gémissent dans les prisons, et des pauvres qui meurent de faim et de maladie dans quelque coin ténébreux. Alors, charitables par intérêt, et pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beau-

coup, et très-contents de notre zèle, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout, jusqu'à des miracles, pour satisfaire nos désirs et notre amour-propre. O Père éternel ! tels sont les adorateurs qui remplissent nos églises. O Jésus ! tels sont ceux qui vous prennent pour médiateur de leurs passions. Ils vous chargent de leurs affaires, ils vous font entrer dans les intrigues qu'ils méditent pour élever leur fortune, et ils veulent que vous oubliiez que vous avez dit : « J'ai vaincu le monde¹. » Ils vous prient de le rétablir, lui que vous avez non-seulement méprisé, mais vaincu. O que nous pourrions dire avec raison ce que l'on disait autrefois : « La foule vous accable : » *Turbæ te comprimunt*² ! Tous vous pressent, aucun ne vous touche, aucun ne vient avec foi pour vous prier de guérir les plaies cachées de son âme. Cette troupe, qui environne vos saints tabernacles, est une troupe de Juifs mercenaires, qui ne vous demande qu'une terre grasse et des ruisseaux de lait et de miel, c'est-à-dire, des biens temporels : comme si nous étions encore dans une Jérusalem terrestre, dans les déserts de Sina, et sur les bords du Jourdain, parmi les ombres de Moïse, et non dans les lumières et sous l'Évangile de celui dont le royaume n'est pas de ce monde.

O enfant du Nouveau Testament ! ô adorateur véritable, ô Juif spirituel et circoncis dans le cœur ! chrétien détaché de l'amour du monde, viens adorer en esprit, viens demander à Dieu la conversion et la liberté de ton cœur qui gémit, ou plutôt qui ne gémit pas, qui se réjouit parmi tant de captivités : viens affligé de tes crimes, ennuyé de tes erreurs, détrompé de tes folles espérances, dégoûté des biens périssables, avide de l'éternité, et affamé de la justice et du pain de vie. Expose-lui toutefois avec confiance, ô fidèle adorateur ! expose avec confiance tes nécessités même corporelles. Il veut bien nourrir ce corps qu'il a fait, et entretenir l'édifice qu'il a lui-même bâti ; mais cherche premièrement son royaume, attends sans inquiétude qu'il te donne le reste comme par surcroît³, et bien loin de lui demander qu'il contente tes convoitises, viens saintement résolu à lui sacrifier tout, jusqu'à tes besoins.

L'intention de notre fidèle adorateur est suffisamment épurée ; il est temps qu'il vienne au temple en esprit avec le bon Siméon : *Venit in spiritu in templum*⁴ ; c'est-à-dire, qu'il y vienne attentif et recueilli en Dieu ; ou bien, si vous voulez l'expliquer d'une autre manière plus mystique,

mais néanmoins très-solide, qu'il vienne au temple, qu'il rentre en lui-même. Montez donc au temple, ô adorateur spirituel ! mais écoutez dans quel temple il vous faut monter. Dieu est esprit, et « n'habite pas dans des temples matériels⁵ : » Dieu est esprit, et c'est dans l'esprit qu'il établit sa demeure. Ainsi, rappelez en vous-même toutes vos pensées, et, retiré de vos sens, montez attentif et recueilli en cette haute partie de vous-même où Dieu veut être invoqué, et qu'il veut consacrer par sa présence.

Saint Grégoire de Nazianze dit⁶ que l'oraison est une espèce de mort, parce que premièrement elle sépare les sens des objets externes ; et ensuite, pour consommer cette mort mystique, elle sépare encore l'esprit d'avec les sens, pour le réunir à Dieu, qui est son principe. C'est sacrifier saintement et adorer Dieu en esprit, que de s'y unir de la sorte, et selon la partie divine et spirituelle ; et le véritable adorateur est distingué, par ce caractère, de celui qui n'adore Dieu que de la posture de son corps ou du mouvement de ses lèvres.

Dieu a réprouvé un tel culte comme une dérision de sa majesté. Ce grand Dieu a dit autrefois parlant des sacrifices des anciens : « Qu'ai-je affaire de vos taureaux et de vos boucs, et de toute la multitude de vos victimes ? je n'en veux plus, « j'en suis fatigué, et ils me sont à dégoût⁷. » Entendons par là, chrétiens, que dans la nouvelle alliance il demande d'autres sacrifices : il veut des offrandes spirituelles et des victimes raisonnables. Ainsi donnez-lui l'esprit et le cœur ; autrement il vous dira par la bouche de son prophète Amos : que si vous ne chantez en esprit, quelque douce et ravissante que soit la musique que vous faites résonner dans son sacrifice, votre harmonie incommode, et que vos accords les plus justes ne font à ses oreilles qu'un bruit importun : *Aufer a me tumultum carminum tuorum, et cantica lyre tue non audiam*⁸ : « Éloignez de moi le bruit tumultueux de vos cantiques ; je n'écouterai point les airs que vous chantez sur la lyre. »

Si donc nous lui voulons faire une oraison agréable, il faut pouvoir dire avec David : « O Seigneur ! votre serviteur a trouvé son cœur, « pour vous faire cette prière : *Invenit servus tuus cor suum, ut oraret te oratione hac*⁹. O qu'il s'enfuit loin de nous ce cœur vagabond, quand nous approchons de Dieu ! Étrange faiblesse de l'homme ! Je ne dis pas les affaires, mais les moindres divertissements rendent notre esprit

¹ Act. VII, 48.

² Or. XI, n° 17, t. I, p. 184.

³ Is. I, 11, 14.

⁴ Amos. V, 23.

⁵ II. Reg. VII, 27.

¹ Joan. XVI, 33.

² Luc. VIII, 45.

³ Matth. VI, 33.

⁴ Luc. II, 27.

attentif; nous ne le pouvons tenir devant Dieu, et outre qu'il ne nous échappe que trop par son propre égarement, nous le promenons encore volontairement deçà et delà. Nous parlons, nous écoutons; et comme si c'était peu d'être détournés par les autres, nous-mêmes nous étourdissons notre esprit par le tumulte intérieur de nos vaines imaginations. Chrétiens, où êtes-vous? venez-vous adorer, ou vous moquer? parlez-vous en cette sorte au moindre mortel? Je ne m'étonne pas si vous n'avez que des pensées vaines: vous ne vous entretenez que de vanités, vous flattant par des complaisances mutuelles, etc. Si vous vous remplissiez des saintes vérités de Dieu, ce cercle de votre imagination agitée les ramènerait: heureuses distractions d'un mystère à un autre, d'une vérité à une autre! Ah! rappelez votre cœur, faites revenir ce fugitif; et s'il vous échappe malgré vous, déplorez devant Dieu ses égarements; dites-lui avec le Psalmiste: « O Seigneur! mon cœur m'a abandonné: » *Cor meum dereliquit me*¹. Tâchez toujours de le rappeler, cherchez cet égaré, dit saint Augustin²; et quand vous l'aurez trouvé avec David, offrez-le tout entier à Dieu, et adorez en esprit celui qui est esprit et vie: *Spiritus est Deus: et eos qui adorant eum in spiritu et veritate oportet adorare*³.

Mais pour arrêter notre esprit et contenir nos pensées, il faut nécessairement échauffer ce cœur. C'est le naturel de l'esprit de rouler toujours en lui-même par un mouvement éternel, tellement qu'il serait toujours dissipé par sa propre agitation, si Dieu n'avait mis dans la volonté une certaine vertu qui le fixe et qui l'arrête. Mais, mes frères, une volonté languissante n'aura jamais cette force, jamais ne produira un si bel effet; il faut qu'elle ait de la ferveur, autrement l'esprit lui échappe, et elle s'échappe à elle-même: « L'attention de l'esprit se fait à elle-même une solitude: » *Gignit sibi mentis intentio solitudinem*⁴. Dieu aussi s'éloigne de nous quand nous ne lui apportons que des désirs faibles. Car, mes frères, il nous faut entendre cette belle doctrine de l'apôtre, que cet esprit tout-puissant que nous adorons est le même qui excite en nous les fervents désirs par lesquels nous sommes pressés de l'adorer. Il n'est pas seulement l'objet, mais le principe de notre culte; je veux dire qu'il nous attire au dehors, et que lui-même nous pousse au dedans. Écoutez comme parle l'apôtre saint Paul: « Dieu a en voyé en nos cœurs l'esprit de son Fils, qui crie en nous: O Dieu! vous êtes notre Père⁵; » et

¹ Ps. XXXIX, 17.

² In Ps. LXXXV, n° 7, t. IV, col. 905.

³ Joan. IV, 24.

⁴ S. Aug. de quæst. ad Simpl. lib. II, t. VI, col. 119.

⁵ Gal. IV, 6.

ailleurs: « L'esprit aide notre infirmité; » et encore: « L'esprit prie en nous avec des gémissements inexplicables¹. » Cela veut dire, mes frères, que cet Esprit qui procède du Père et du Fils, et que nous adorons en unité avec le Père et le Fils, est le saint et divin auteur de nos adorations et de nos prières. Mais considérez avec attention qu'il ne nous pousse pas mollement; il veut crier et gémir, nous dit le saint apôtre, avec des gémissements inexplicables. Il faut donc que nous répondions par notre ferveur à cette sainte violence; autrement nous ne prions pas, nous n'adorons pas en esprit. Le Saint-Esprit veut crier en nous; ainsi nous l'affaiblissons, si nous ne lui prêtons qu'une faible voix. Cet esprit veut gémir en nous; nous dégénérons de sa force, si nous ne lui offrons qu'un cœur languissant. Enfin le Saint-Esprit veut nous échauffer; et nous laissons éteindre l'esprit, contre le précepte de l'apôtre², si nous ne répondons à son ardeur, en approchant de Dieu de notre part avec cet esprit fervent qui fait la perfection de notre culte: *Spiritu ferventes*, dit le même apôtre saint Paul³.

Mais, nous dit-on, je veux être dévot, je ne puis: *Vult et non vult piger, anima autem operantium impinguabitur*⁴: « Le paresseux veut et ne veut point; mais l'âme de ceux qui sont laborieux s'engraissera. » [Ses désirs sont] des désirs qui tuent, qui consomment toute la force de la foi, qui s'évapore toute en ces vains soupirs. *Desideria occidunt pigrum: noluerunt enim quidquam manus ejus operari: tota die concupiscit et desiderat: qui autem justus est tribuet et non cessabit*⁵. « Les désirs tuent le paresseux, car ses mains ne veulent rien faire; il passe toute la journée à faire des souhaits; mais celui qui est juste donne, et ne cesse point d'agir. » Par où commencer! vous dites: Dégoutez-vous du monde, et vous apprendrez à goûter Dieu; et moi je vous dis: Faites-moi goûter Dieu, et je me dégouterai du monde: par où commencer? Ainsi votre salut sera impossible. Je vous donnerai une ouverture, je vous ouvrirai une porte. Votre foi est endormie, mais non pas éteinte; excitez ce peu qui vous en reste. Commencez à supporter les premiers dégoûts, à dévorer les premiers ennuis; vous verrez une étincelle céleste s'allumer au milieu de votre raison. Mais qu'avant que d'avoir tenté, vous disiez tout impossible; qu'au premier ennui qui vous prend, vous quittiez et la lecture et la prière, et que vous désespériez non de vous-même

¹ Rom. VIII, 26.

² I. Thess. V, 19.

³ Rom. XII, 11.

⁴ Prov. XIII, 4.

⁵ Ibid. XXI, 25, 26.

seulement, mais de Dieu et de sa grâce; c'est une lâcheté insupportable. Que ne vous éveillez-vous donc, et que n'entreprenez-vous votre salut? Et ne l'entreprenez pas d'une manière molle et relâchée; car celui qui est mou et lâche dans ses entreprises ressemble à celui qui détruit et « qui ravage: » *Qui mollis et dissolutus est in opere suo, frater est sua opera dissipantis*¹. Commencez donc quelque chose dans cette sainte assemblée, maintenant que vous êtes sous les yeux de Dieu, à la table de sa céleste vérité, sous l'autorité de sa divine parole; commencez, et vous trouverez à la fin la paix de la conscience, et le repos qui ne sera qu'un avant-goût de celui que je vous souhaite dans l'éternité, avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

SERMON

POUR LE SAMEDI

DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÈME.

SUR LES JUGEMENTS HUMAINS.

Conduite tout extraordinaire de Jésus à l'égard de la femme adultère: leçons qu'il nous y donne. Insolence de l'entreprise de nos jugements. Quelles sont les actions que nous devons condamner, et celles sur lesquelles nous devons suspendre notre jugement. Dans quel esprit et avec quelle retenue nous sommes obligés de juger nos frères. Combien la bonté est plus propre que la justice à nous pénétrer vivement ne nos fautes. Grandeur de celle de Jésus pour nous: sentiments qu'elle doit produire dans nos cœurs.

Nemo te condemnavit? Quæ dixit: Nemo, Domine. Dixit autem Jesus: Nec ego te condemnabo; vade, et jam amplius noli peccare.

Personne ne t'a condamné? dit Jésus à la femme adultère. Laquelle lui répondit: Personne, Seigneur. Et Jésus lui dit: Je ne te condamnerai pas aussi; va, et dorénavant ne pèche plus. Joan. VIII, 10, 11.

Quel est, messieurs, ce nouveau spectacle? Le juste prend le parti des coupables, le censeur des mœurs dépravées désarme les zélateurs de la loi, élude leur témoignage, arrête toutes leurs poursuites; en un mot, Jésus, le chaste Jésus, après s'être montré si sévère aux moindres regards immodestes, défend aujourd'hui publiquement une adultère publique; et bien loin de la punir étant criminelle, il la protège hautement étant accusée, et l'arrache au dernier supplice étant convaincue. Voyez comme il reverse les choses: au lieu de confondre la coupable, il l'encourage; au lieu d'encourager les accusateurs, il les confond; et changeant toute la rigueur de la peine en un simple avertissement de ne pécher plus, il ne craint pas de faire revivre l'espérance abattue de la pécheresse, et d'effacer, pour ainsi dire, de ses propres mains, la honte qui couvrait jus-

¹ Prov. XVIII, 9.

tement sa face impudique. Il y a quelque mystère caché dans cette conduite du Sauveur des âmes, et il en faut aujourd'hui chercher le secret, après avoir imploré la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. Ave.

Je commencerai ce discours en vous faisant le récit de l'histoire de notre évangile, afin que vous laissiez d'abord épancher vos cœurs dans une sainte contemplation de la clémence incomparable du Sauveur des âmes. Les Juifs lui amenèrent avec grand tumulte cette misérable adultère, et le font l'arbitre de son supplice. « La femme que nous vous présentons, disent-ils, a été surprise en adultère: Moïse nous a commandé de lapider de tels criminels; mais vous, Maître, qu'ordonnerez-vous? » *Tu ergo, quid dicis?* C'est ce que disent les pharisiens. Mais Jésus, qui, lisant dans le fond des cœurs, voyait qu'ils étaient poussés, non point par le zèle de la justice, qui craint la contagion des mauvais exemples, mais par l'impatience d'un zèle amer, ou par l'orgueil fastueux d'une piété affectée, ne rougit ni devant Dieu, ni devant les hommes de prendre en main la défense de cette impudique. « Celui de vous qui est innocent, qu'il jette, dit-il, la première pierre. » Ils se retirent confus; et je ne vois plus, dit saint Augustin, que le médecin avec la malade, et la chasteté même avec l'impudique; je vois la grande et extrême misère avec la grande et extrême miséricorde: *Remansit peccatrix et salvator, remansit ægrota et medicus, remansit misera et misericordia*³.

Cette pauvre femme étonnée, après avoir échappé des mains des coupables qui avaient eu honte de la condamner, se croyait perdue sans ressource, regardant devant ses yeux la justice même, et se voyant appelée à son tribunal, lorsque Jésus, l'aimable Jésus, toujours facile, toujours indulgent, « non par la conscience d'aucun péché, mais par une bonté infinie, » rassura son âme tremblante par ces aimables paroles que la douceur même a dictées: « Nul, dit-il, ne t'a condamnée, et je ne te condamnerai pas non plus que les autres: » de même que s'il eût dit: « Si la malice t'a pu épargner, pourquoi craindrais-tu l'innocence? » *Si malitia tibi parcere potuit, quid metuis innocentiam*⁴? Je suis un Dieu patient, qui pardonne volontiers les iniquités: j'en veux aux crimes et non aux personnes, et je supporte les péchés afin de sauver les pécheurs: « Va donc, et seulement ne pèche plus: » *Vade, et jam amplius noli peccare*.

¹ Joan. VIII, 4, 5.

² Ibid. VIII, 7.

³ Serm. XIII, n° 5, t. V, col. 80.

⁴ S. Aug. Epist. CLIII, ad Macedon. n° 15, t. II, col. 530.